



HAL
open science

La parataxe dans l'écriture à l'école, entre énonciation première et reformulations

Claire Doquet

► **To cite this version:**

Claire Doquet. La parataxe dans l'écriture à l'école, entre énonciation première et reformulations. Marie-José Béguelin; Mathieu Avanzi; Gilles Corminboeuf. La parataxe, tome 2: Structures, marquages et exploitation discursive, 92, Peter Lang AG, 2010, Sciences pour la communication, 978-3034304122. halshs-01965965

HAL Id: halshs-01965965

<https://shs.hal.science/halshs-01965965v1>

Submitted on 27 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La parataxe dans l'écriture à l'école, entre énonciation première et reformulations.

Claire Doquet-Lacoste, CNRS Item UMR 8132 – IUFM de Bretagne
claire.lacoste@bretagne.iufm.fr

Les travaux de syntaxe sur l'oral ont montré l'importance des phénomènes limitrophes de l'hypotaxe et de la parataxe, en particulier l'ensemble des constructions clivées ou pseudo-clivées (Blanche-Benveniste 1997). Ils ont également mis en cause l'opposition convenue entre un oral simple, parataxique, et un écrit complexe, hypotaxique, que Gadet reformule comme « l'idée d'une complexification progressive entre parataxe, coordination et subordination » (Gadet, 1992, p.123). Une des questions est de savoir si cette conception, que Auer a plus récemment posée à son tour comme une idée reçue (Auer 2002), peut éventuellement se justifier pour des secteurs spécifiques du langage. Nous allons nous pencher ici sur un corpus qui partage avec la parataxe l'*a priori* de la simplicité, voire du simplisme : le discours enfantin, et plus précisément son énonciation écrite.

C'est en effet d'écriture qu'il va s'agir ici, et plus précisément d'écriture scolaire.¹ Nous allons examiner l'écriture de différents textes par des élèves de 10 ans en nous attachant à la production d'énoncés parataxiques, au sens le plus courant d' *énoncés où se trouvent couplées au moins deux constructions prédicatives, en l'absence de toute marque segmentale de subordination*.² La parataxe sera donc classiquement opposée à l'hypotaxe, soit le couple juxtaposition/coordination vs l'enchâssement.³ L'analyse se limitera à la parataxe intraphrastique, laissant de côté à l'inverse de certains auteurs⁴ la juxtaposition de phrases. L'étude des textes des élèves et de la manière dont sont produits les énoncés parataxiques permettra de s'interroger sur les différents aspects de la parataxe, en tant qu'ils peuvent distinguer des niveaux d'acquisition de la langue. Certains énoncés conduiront également à questionner l'opposition entre hypotaxe et parataxe.

1. Présentation du corpus et question de recherche.

1.1 Le matériau

Le matériau que nous allons analyser, des reconstitutions d'écriture sur traitement de texte, est constitué de l'ensemble des énoncés intervenus à un moment donné dans l'écriture d'un texte.⁵ Les phrases constituant le texte final peuvent avoir été écrites d'un seul jet ou à plusieurs reprises ; elles peuvent avoir été retouchées ou non. Les caractéristiques de l'énonciation elle-même sont accessibles : pauses, retouches immédiates au moment même de la frappe, retours

¹ Le terme d'écriture renvoie ici à l'élaboration de texte et non à la graphie, sens auquel le terme apparaît souvent dans la littérature scolaire.

² Définition posée en préalable par les organisateurs du colloque.

³ C'est la position de Riegel et al., qui considèrent que l'on rapproche « à juste titre la juxtaposition et la coordination pour les opposer à la subordination », parce que « les deux premières opèrent sur le mode de l'enchaînement parataxique (qui joue également entre les mots et les syntagmes) alors que la troisième opère par emboîtement hypotaxique » (1994, p.471), contre Le Goffic par exemple qui définit la parataxe comme une « subordination non marquée autrement que par la prosodie » (1993, p.502), les exemples donnés étant des structures corrélatives. Sans aller aussi loin, beaucoup d'auteurs excluent la coordination de la parataxe, qui se limite alors à la juxtaposition et à ses diverses modalités, voire qui est une catégorie de juxtaposition (cf. Rosier 1995 pour une recension).

⁴ Borillo, 1996 par exemple.

⁵ Le logiciel utilisé est *Genèse du Texte*, produit par l'Association Française pour la Lecture (site Internet : lecture.org). Il enregistre et restitue en temps réel les opérations d'écriture des textes.

dans le texte pour modifications d'un segment déjà écrit... Ce matériau a par conséquent des caractéristiques de l'oral, avec la saisie de l'énonciation en temps réel, et des caractéristiques de l'écrit, puisque c'est bien d'écriture qu'il s'agit pour les scripteurs. La perspective macro-syntaxique s'avère opératoire pour analyser ces bribes énonciatives qui s'organisent le plus souvent autour de contraintes débordant la rection verbale et mettant en jeu des niveaux autres que syntaxique. Le déplacement opéré, entre la micro- entre la macro-syntaxe, des syntagmes aux « énonciations » (Béguelin 2003) est pertinent pour analyser la production écrite sans la disjoindre du scripteur ni de l'ensemble des contraintes scripturales et la propriété de la macro-syntaxe d'intégrer des entités sémiotiques hétérogènes (gestes ou mimiques pour l'oral) permet de tenir compte *a priori* d'éléments non linguistiques présents dans nos reconstitutions d'écriture, en particulier les pauses où entre sans aucun doute en jeu la « mémoire discursive » (*ibid.*).

Dans le corpus que nous allons observer, c'est bien d'énonciation qu'il s'agit, puisque la reconstitution en temps réel de l'écriture nous donne à voir les « empan d'écriture » dont les limites sont les ruptures de la linéarité scripturale, marquées soit par une rature, soit par déplacement à un autre endroit du texte, et dont une pause longue peut être l'indice. A partir d'une sorte de film de l'écriture, qui résulte de l'enregistrement séquentiel de tout ce qui se passe à l'écran de l'ordinateur pendant l'écriture, le traitement de ce type de corpus nécessite un travail de transcription qui consiste en la stabilisation des données temporelles *via* la description des opérations d'écriture. Cette description s'appuie sur les travaux de la génétique textuelle à partir des manuscrits d'écrivains (Grésillon 1994). Par exemple, lorsqu'un scripteur écrit à propos de personnes vues à la télévision⁶ « Ils se débrouille grâce à des habitudes », puis enlève « des habitudes » qui devient « des manières », puis ajoute « comme : au restaurant, prendre comme les autres », puis remplace « autres » par « voisins de table », enfin termine avec « pour faire des lettres »;⁷ la transcription de cette séquence d'écriture sera la suivante :

1h50 en fin de texte, ajout de *Ils se débrouille grace a des habitudes*
remplacement de *a des habitudes* par *à des manieres*

1h55 ajout de *comme : au restaurant, prendre comme les autres*
remplacement de *autres* par *voisins de table*
ajout de *pour faire des lettres, etc...*

A gauche sont donnés les repères chronologiques (on est entre 1h50 et 2h d'écriture), puis les opérations d'écriture (ajout, suppression, remplacement, déplacement) sont énumérées (soulignées) avec les énoncés sur lesquels elles portent (en italique). C'est à propos de ces énoncés en tant qu'unités que j'emploie le terme d'« empan d'écriture », c'est-à-dire l'empan de texte qui fait l'objet d'une seule opération d'écriture.⁸

1.2 Les scripteurs

Les élèves dont nous observons l'écriture sont en toute fin d'école primaire, au Cours Moyen 2^{ème} année (10-11 ans). Ce sont des élèves issus de milieu favorisé, voire très favorisé, dans une école de la banlieue ouest de Paris. Il s'agit d'une école d'application de l'IUFM, l'enseignant a également des fonctions en formation des maîtres ; il est extrêmement apprécié de ses élèves et possède lui-même une culture didactique importante ; il est particulièrement investi dans la didactique de l'écriture. Les élèves écrivent directement sur traitement de texte, dont l'usage est banalisé dans cette école. La durée de l'écriture n'est pas limitée : c'est à chaque élève, lorsqu'il a terminé, de le signaler au maître, qui ne viendra pas de lui-même interrompre l'écriture ou suggérer des modifications du texte ; les textes sont généralement écrits sur plusieurs jours, à la faveur des plages de travail individuel. Cette caractéristique de non

⁶ Les erreurs de toute nature, y compris orthographiques, sont maintenues dans les transcriptions de corpus.

⁷ Dans un manuscrit, la phrase se présenterait comme suit :

Ils se débrouille grace à ~~des habitudes~~ des manières comme : au restaurant, prendre comme les ~~autres~~ voisins de table, pour faire des lettres, etc...

⁸ L'écriture sur traitement de texte et sa reconstitution en temps réel posent des problèmes vastes qui ne peuvent être traités ici. Voir à ce sujet Doquet-Lacoste 2003 et Doquet-Lacoste 2006.

limitation dans le temps est importante car elle place de fait les élèves en situation d'évaluer le caractère terminé ou non de leur texte ; sans doute joue-t-elle un rôle important dans les nombreuses modifications effectuées, nous allons le voir, tout au long de l'écriture.

Le corpus exploité ici est composé de deux sous-ensembles :

- l'écriture de souvenirs scolaires (consigne : *raconte ton meilleur souvenir de l'école primaire* : 4 reconstitutions d'écriture ;
- l'écriture d'articles pour le journal de l'école, articles s'appuyant sur une émission de télévision sur l'illettrisme vue en classe (consigne : *écris pour le journal de l'école un article expliquant ce qu'est l'illettrisme pour convaincre les lecteurs de s'intéresser à ce problème*) : 11 reconstitutions d'écriture.

1.3 Le questionnement

L'approche génétique qui est la nôtre se préoccupe moins des textes eux-mêmes que de la manière dont ces textes s'écrivent ; nous nous centrerons ici sur les contextes d'émergence de la parataxe.

A partir des travaux de l'Institut des Textes et Manuscrits modernes (Grésillon, 1994) et eu égard aux modifications nécessitées par l'utilisation du médium traitement de texte, nous considérerons que les opérations d'écriture peuvent être de deux ordres :

- les opérations effectuées au fil de l'écriture,
- les opérations effectuées après une rupture du fil de l'écriture (déplacement dans le texte ou pause longue), qui sont globalement de l'ordre de la reformulation du déjà écrit (ou de l'ajout à du déjà écrit).

Un des aspects différenciant ces deux ordres d'opérations est l'usage des signes : ordinaire ou réflexif. Dans les opérations au fil de l'écriture, la scription se déroule continûment, les signes paraissant désigner le monde sans qu'un obstacle particulier vienne perturber cette désignation. Dans les opérations après rupture du fil de l'écriture, chaque opération est précédée de la relecture d'un segment de texte dans lequel ou après lequel le scripteur va intervenir ; qu'il s'agisse de remplacements ou d'ajouts, l'écriture est une intervention qui va modifier de l'écrit, elle comporte une dimension réflexive et métalinguistique : comme l'a montré Fabre (1990) reprenant le travail de Rey-Debove (1982), l'intervention dans un texte déjà écrit suppose un regard sur ce texte et corollairement sur le référent que le scripteur veut construire, et une évaluation de l'adéquation du texte au projet du scripteur. L'examen de l'écriture en temps réel permet d'analyser les retours dans le texte pour modification comme un processus proche de la boucle méta-énonciative de modalisation autonymique étudiée par Authier-Revuz (1995)⁹ en tant que lieu de modifications empreintes d'une activité métalinguistique (Doquet-Lacoste, 2004 a) : l'usage des signes y est marqué par la réflexion du scripteur sur son texte et sa décision de reformuler ou d'ajouter un élément au déjà écrit. Comme c'est le cas dans la modalisation autonymique, l'énoncé est envisagé dans sa matérialité tout en continuant à désigner le monde. Cette configuration, où l'énonciateur joue des mots en même temps qu'il les emploie, marque l'entrée dans la réflexion métalinguistique ou métadiscursive du scripteur. A la suite de Lebrave comparant les rectifications du texte pendant son écriture au « sillage d'un poisson apparaissant de temps à autre à la surface de l'eau » (Lebrave, 1987, p.58), nous considérons ces manifestations comme des indices d'une activité métadiscursive toujours présente mais le plus souvent invisible et nous reprenons à leur propos l'appellation de « rouages de l'énonciation » qu'Authier-Revuz a donnée aux boucles méta-énonciatives de modalisation autonymiques.

C'est à travers ce prisme de la réflexivité que nous analyserons la constitution des énoncés parataxiques chez nos scripteurs : peut-on établir des corrélations entre type d'énonciation et configuration parataxique, et si oui, que disent-elles de la présumée évidence de la parataxe, « caractéristique de la langue populaire orale (version sociolinguistique), du langage enfantin (version psycholinguistique), bref de tout langage réputé "naïf" » (Rosier, 1995) ?

⁹ Il s'agit des énoncés de type *X, je dis X'*, où *X'* est l'autonyme de *X* mondain. Exemple : *elle était rouge* _(X) *de honte, et quand je dis* _(je dis) « *rouge* » _(X'), *je devrais dire* « *cramoisie* ».

2. La parataxe au fil de l'écriture.

2.1 La coordination, une « évidence énonciative » ?

Dans le corpus observé ici, la parataxe apparue au fil de l'écriture est majoritairement structurée par la coordination, en particulier la conjonction *et*. Cette configuration, donnée comme typique du récit d'enfant oral et écrit (Fayol 1985), correspondrait à une mobilisation séquentielle des événements désignés, l'ordre chronologique du récit ordonnant l'ordre des énoncés à la fois dans le texte final et lors de l'énonciation de ce texte. Autrement dit, les récits seraient énoncés sur un mode linéaire, par accumulation des éléments successivement rappelés à la mémoire, la trame logico-narrative organisant ce rappel.

L'analyse en temps réel montre que cette configuration est effectivement celle de la majorité des récits de vie, produits selon la consigne 1 (*raconte ton meilleur souvenir de l'école primaire*). Par exemple, le texte ci-dessous :

« *Mon meilleur souvenir, c'était en CE2 avec M. BODINEAU en classe de découverte à SIGEAN (BORDEAUX) Mathieu COLLIN (un de mes amis), en cherchant des balles de tennis que l'on avait malencontreusement envoyé derrière une grille qui limitait nos bingalots et un champs et en marchant ont rencontré un crâne et des ossements d'un chien. Quand nous renions nos bingalots je voulais prendre le balai, mais j'ai marcher dessus, et il mes remonter à la tête et j'ai eu une migraine pendant toutes la journée. A SIGEAN il y avait un centre où ce trouvait des animaux en liberté, quand nous sommes passer devant les chèvres où nous avions le droit d'entrer dans leur chambres et j'avais un CARAMBAR (bonbon au goût de caramel) et les chèvres me courraient après et me dessus jusqu'a ce que je le finisse. »*

Comme la plupart des récits d'élève de cet âge, ce texte juxtapose de l'hypotaxe et de la coordination par *et*, « conjonction-emblème de la parataxe [dont la fonction] est de marquer un début relatif : c'est-à-dire une différence, quelque chose de nouveau commence, et un rapport, ce qui commence est à considérer comme une suite et rend ce qui le précède quelque chose qui est doté d'une suite » (La Fauci, 2007). A la suite du travail de François (1978), beaucoup d'observations ont mis en évidence chez les enfants les plus jeunes ce type de narration parataxique marquant une chronique d'événements contingents et consistant en l'énumération de syntagmes et propositions souvent coordonnés en *et*. A ce titre, il est représentatif des textes produits en fin d'école primaire.

Du point de vue génétique, le texte observé ici est le fruit d'une énonciation première très peu corrigée par le scripteur. Les opérations sont presque toutes des ajouts effectués séquentiellement, selon une procédure scripturale que nous avons appelée (Doquet-Lacoste 2004a) *mode de l'accumulation* : des énoncés (phrases, propositions, mais plus souvent syntagmes ou seulement suites de mots) sont accumulés successivement pratiquement sans retour en arrière d'envergure. Ceci ne signifie pas que l'énonciation ne soit pas contrôlée *a posteriori* : les scripteurs gèrent en particulier la correction linguistique du texte en même temps qu'ils l'écrivent, l'inscription d'énoncés étant régulièrement interrompue par un retour en arrière, le plus souvent intrasyntagmatique ou intraphrastique, pour corriger une faute de frappe ou d'orthographe. Mais globalement, les modifications autres qu'orthographiques sont peu nombreuses et n'affectent que des unités de faible taille : mot ou court syntagme. L'énonciation s'effectue presque sans retour en arrière, en revanche des pauses nombreuses constituent des indices de la réflexion du scripteur. La taille des énoncés inscrits en une scripture, généralement une phrase voire deux ou trois phrases, va dans le sens d'une prévision de l'énoncé à écrire lors des pauses, qui seraient alors des pauses de planification (Fayol & Schneuwly, 1987).

2.2 Valeur et contexte d'apparition de la conjonction *et*.

En regardant en détail cette écriture est les autres du même type, on s'aperçoit que les ruptures du fil de l'écriture (retours en arrière, ratures, pauses longues), considérées comme les marques ou les indices de la réflexion métadiscursive, ne sont pratiquement jamais associées à

la scription de la conjonction *et* qui paraît inscrire dans le droit fil d'une expression liée et dont l'énonciation de poserait pas problème, la scription de l'élément précédant *et* paraissant engendrer celle de l'élément qui le suit. Le lien entre les éléments entourant *et* peut être, c'est souvent le cas dans l'énonciation enfantine, chronologique, *et* servant alors de connecteur temporel (le texte cité plus haut en comporte des occurrences, comme « *j'ai marcher dessus, et il mes remonter à la tête et j'ai eu une migraine pendant toutes la journée* »). Dans ce même texte, d'autres *et* est coordonnant, par exemple dans « *en cherchant des balles de tennis que l'on avait malencontreusement envoyer derrière une grille qui limitait nos bingalots et un champs et en marchant* ». L'analyse de Badiou-Monferran (2002), qui considère que la coordination associe principalement, non des unités syntaxiques mais des unités topiques dont elle manifeste la solidarité énonciative, est intéressante ici puisque effectivement les éléments comportant *et* sont énoncés d'un bloc, dans le même *empan d'écriture*.

Dans notre corpus, on trouve deux exceptions à ce fonctionnement général : des propositions débutant par *et* se trouvent insérées dans le texte après une rupture du fil de l'écriture. La première est un connecteur temporel qui correspond à un changement thématique déjà marqué, dans le texte, par l'adverbe *sinon* à sens oppositif :

Sinon il y avait une grande médiathèque, avec plein de livres, de compacts discs, de jeux de société. Et pour dormir, il y avait des chambres soit de huit ou soit de dix.

Et prend place ici dans un système alternatif, traduisant en même temps liaison (les éléments font partie d'un même tout) et opposition (sur le plan de l'argumentation, on passe à autre chose).

La deuxième occurrence est un syntagme nominal mettant fin à une énumération ; après avoir énuméré les éléments d'une liste, la scriptrice y revient pour modifier une préposition puis elle clôt sa liste avec *et enfin* + SN. Le renforcement de « *et* » par « *enfin* », qui marque en lui même une modification énonciative concernant l'importance de l'information et/ou le métadiscursif (en fin de liste, « *enfin* » renvoie aux éléments énumérés mais également à l'énumération elle-même), peut être lié à la rupture scripturale.

Dans les deux exemples de scription de « *et* » correspondant à des ruptures du fil de l'écriture, le contexte fait de *et* une conjonction qui a la fois lie et sépare deux énoncés. Dans les autres exemples de notre corpus, le rôle de ligateur qu'assume « *et* » dans l'énoncé prévaut également dans l'énonciation. L'usage de « *et* » paraît, dans les écritures qui nous occupent, congruent à une énonciation *qui va de soi*, où la mobilisation de choses à dire serait suivie de la production d'énoncés sans que la langue y fasse écran.

3. La parataxe énoncée *a posteriori*, lors de reformulations et d'ajouts.

3.1. L'énonciation hachée de la juxtaposition.

Moins fréquente que la coordination, la juxtaposition n'est pas absente des textes des élèves. Voici l'exemple d'un extrait de texte extrêmement marqué par la juxtaposition (consigne 2 : écriture d'un article de journal sur l'illettrisme) :

L'illettrisme est une sorte d'handicap, mauvaise orthographe, ne pas savoir très bien lire, peur de gros livres.

Dans la vie quotidienne, cela peut apporter certains problèmes comme pour envoyer un télégramme à quelqu'un, on ne sait pas comment l'écrire, ne pas savoir lire les mesures du biberon .

La densité de juxtapositions est ici particulièrement forte et les modalités de leur énonciation, que nous allons à présent décrire, se retrouvent dans tous les textes du corpus qui comportent des juxtapositions. Mis à part le premier élément d'une énumération, qui émerge dans le fil de l'écriture, les éléments juxtaposés apparaissent presque toujours lors de ruptures scripturales : après inscription de l'énoncé, le scripteur entame la phrase suivante, ou bien revient plus haut dans le texte pour modification, et c'est après cette rupture que la juxtaposition d'un élément supplémentaire se produit. C'est le cas par exemple dans la première phrase de l'extrait sus-cité, où « *mauvaise orthographe* », d'abord inscrit à 20' d'écriture, est remplacé par « *ne pas savoir très bien lire* » puis rétabli, tandis qu'il faut attendre la 40^{ème} minute d'écriture pour voir

apparaître « peur des gros livres ». Dans les cas où la rupture du fil de l'écriture n'est pas attestée par un changement du lieu d'écriture ou des ratures, on observe, avant l'insertion d'un élément juxtaposé, une pause significativement longue, qui constitue un indice de relecture ou *a minima* de réflexion : d'autres formes de la rupture d'une énonciation sans heurt.¹⁰

L'écriture que nous évoquons ici n'est pas, comme c'était le cas plus haut, la narration d'un souvenir mais l'écriture d'un article à visée explicative et argumentative destiné à paraître dans le journal de l'école. Cette différence discursive joue vraisemblablement un rôle dans la présence de juxtapositions : ces dernières sont pratiquement absentes dans narrations de souvenirs, elles restent minoritaires dans les articles mais leur présence n'y est pas exceptionnelle.

3.2 Hasard et nécessité des événements d'écriture

Voici reconstituée l'écriture d'une phrase à structure énumérative :

1h50 ajout de *Ils se débrouille grace a des habitudes*

remplacement de *a des habitudes* par *à des manieres*

1h55 ajout de *comme : au restaurant, prendre comme les autres*

remplacement de *autres* par *voisins de table,*

ajout de *pour faire des lettres, etc...*

A ce moment de l'écriture, la phrase est

(P1) *Ils se débrouille grace à des manières comme : au restaurant, prendre comme les voisins de table, pour faire des lettres, etc... ».*

Les modifications dans cette phrase ne sont pas finies, puisque le mot « manières », qui a remplacé « habitudes », va lui-même être remplacé par « astuces », qui admet plus facilement une complémentation infinitive.¹¹ Mais avant cela la phrase, initialement écrite en fin de texte, est déplacée au cœur du texte, juste avant une phrase écrite plus d'une heure auparavant :

(P2) *Ils ont beaucoup de problèmes comme : quand on reçoit une lettre, quand on va à la poste, pour lire les stations de métro, pour lire le journal, etc...*

Il est vraisemblable que la similitude structurelle des deux phrases a joué un rôle dans leur rapprochement par le scripteur. Leur structure peut en effet se décrire en parallèle :

- un SN sujet
- un prédicat comportant, outre le verbe, *comme* reliant un SN en précession (*des manières/astuces, des problèmes*) et des constructions variées :
 - une construction infinitive équivalent à un SN avec GP introducteur, un SP avec infinitif (P1) ;
 - des subordonnées temporelle, des SP avec infinitif (P2).

Dans les deux phrases, « comme » établit un parallélisme sémantique que l'on s'attend à retrouver en syntaxe, avec un énoncé de type *SN* comme *SN*. C'est le cas dans P1 avec « prendre comme ses voisins de table », syntaxiquement équivalent à « des astuces » ; ce n'est pas le cas avec « pour faire des lettres », qui semble devoir jouer le même rôle que le GP « au restaurant » mais qui n'est pas complété par un SN. De la même manière, dans P2, « des problèmes comme » appelle un SN absent. Nous avons affaire à des énoncés que l'on pourrait décrire comme syntaxiquement incomplets, s'inscrivant dans la structure *SN* comme (*SN*) *SP* où le second SN est absent. Cette absence a pour effet de faire passer au premier plan les circonstants, SP ou propositions, qui occupent la place du SN étendu auquel ils pourraient appartenir. De fait, l'équivalence est posée entre « des problèmes » et les circonstances dans

¹⁰ Sur la question de la pause d'écriture comme indice de la réflexion / relecture du scripteur, voir Doquet-Lacoste 2004b.

¹¹ La faible adéquation entre le N régissant et l'expansion infinitif après « comme » contribue sans doute à expliquer que la scription de cette phrase se fasse presque totalement dans le cadre métadiscursif de la rature. Peut-être est-ce la conscience de cette inadéquation qui a poussé le scripteur à substituer « des manières » à « des habitudes ». Cette possibilité n'enlève pas que les éléments dont l'énonciation est émaillée de ruptures du fil scriptural sont des éléments juxtaposés. Elle marque la complexité de l'activité d'écriture où s'exercent simultanément divers niveaux d'appréhension de la langue et le risque à conjecturer sur les conséquences, et plus encore les raisons, des modifications.

lesquelles ce type de problèmes surgit, entre « des astuces » et les circonstances dans lesquelles elles sont mises en œuvre. Borillo (1996) a souligné la souplesse de la parataxe par rapport à l'hypotaxe dans l'expression du temps, et la marge interprétative qu'elle permet. Ici, le jeu ne s'organise pas entre deux propositions, une principale et une subordonnée, mais entre différents éléments d'une liste, éléments *a priori* dépendants mais se trouvant ici en position isolée, l'absence d'élément recteur renforçant l'effet de non hiérarchisation produit par la parataxe.

On aperçoit ici l'intrication de différents niveaux d'approche linguistique dans la constitution des textes, qui va de pair avec la stratification énonciative et l'activité métadiscursive dont témoignent les ruptures du fil de l'écriture. Ici, il est vraisemblable que la similitude syntaxique (construction prédicative autour de *comme*) ait exercé une attraction qui a motivé le rapprochement des deux phrases, mais l'on peut également expliquer ce rapprochement par des facteurs sémantiques puisque ces deux phrases évoquent des faits précis, renvoyant à des épisodes localisables de l'émission. D'autres caractéristiques pourraient sans doute être évoquées. Dès lors que le scripteur déplace des parties de son texte, il fait jouer une spécificité de l'écrit par rapport à l'oral, où la linéarité de l'énonciation est incontournable. Ici, nous avons l'exemple d'un énoncé dont la structure ne coïncide pas avec l'ordre de son énonciation. Ce constat, banal chez les écrivains, est plus inattendu chez les scripteurs débutants qui sont souvent soupçonnés d'un rapport immédiat, « naturel » avec la langue censée désigner le monde sans détour. Ici la liste, forme primitive de l'énoncé de consignation (Goody, 1979), fait l'objet de rectifications et déplacements, dont il faut souligner la rareté dans l'écriture enfantine.¹²

4. La parataxe vecteur d'écriture : régularité syntaxique et réflexion métadiscursive.

4.1 Des juxtapositions dans une structure hypotaxique.

Dans l'exemple commenté ci-dessus, l'écriture est pleine de retours en arrière, le scripteur retournant régulièrement dans son écrit pour le modifier. C'est aussi le cas de l'écriture que nous allons analyser maintenant ; voici le texte auquel elle a abouti :

A mon avis, les illettrés doivent être mals dans leur peau car si certaines personnes. L'illettrisme est un problème qui gêne plusieurs personnes car elles ont honte devant les gens qu'elles rencontrent dans la rue ou dans d'autres endroits.

Cette émission était très explicative, les personnes illettrées qu'ils ont présentées montraient bien comment elles se défendaient, comment elles s'en sortaient, comment est leur vie quotidienne, comment elles se débrouillaient, comment elles se battaient, comment elles se montraient, comment elles lisaient.

C'est la dernière phrase du texte, formant un paragraphe, qui nous intéresse. Cette phrase comporte deux propositions juxtaposées : « Cette émission était très explicative » et « les personnes illettrées... comment elles lisaient ». Nous étudierons d'abord la deuxième partie de la phrase, à partir de « les personnes illettrées ». Cet intérêt peut paraître paradoxal puisque cette partie de la phrase est nettement hypotaxique. Les outils de la micro-syntaxe suffisent à l'analyser : une proposition enchâssante, avec un verbe recteur « fort » (Blanche-Benveniste, 1988) qui régit 7 propositions complétives juxtaposées. Dans une de ses présentations de la notion de schème syntaxique, Muller (2004) commente une phrase de Proust où des subordonnées en « quand » se greffent sur un SN, lui-même inclus dans une complétive ; il interprète la ponctuation démarcative de propositions, le point-virgule chez Proust, comme une marque de l'architecture de la phrase – et nous pourrions faire de même ici, puisque les virgules entre les subordonnées marquent des pauses et contribuent à renvoyer chaque subordonnée au verbe recteur.

¹² Fabre (1990) a caractérisé le déplacement comme l'opération d'écriture demandant le plus d'expertise, puisqu'il suppose un double regard : sur le détail du segment à déplacer et sur la globalité du texte, empan du déplacement. Elle a souligné l'extrême rareté des déplacements dans le corpus de brouillons d'écoliers qu'elle a étudiés.

Si syntaxiquement, cette deuxième partie de la phrase est clairement hypotaxique, qu'en est-il de l'effet sémantique qu'elle produit ? Il nous semble qu'à la lecture de la phrase, le caractère régissant de la principale perd de sa force avec l'accumulation des subordonnées : arrivé à la fin, « comment elles lisaient », quel lecteur a toujours conscience que ce qu'il est en train de lire dépend du verbe « montraient » ?¹³ Cet affaiblissement de la rection est dû à la conjonction de trois facteurs :

- l'énumération de verbes où le sème récurrent du combat provoque une saillance qui invite à considérer en premier lieu le contenu des subordonnées, et la clôture avec le paradoxal « elles lisaient » (n'oublions pas qu'il s'agit d'illettrés !) qui, proche de la clausule, provoque un retour sur l'ensemble du texte ;
- les « personnes illettrées » dont il est question dans la proposition principale sont les acteurs de l'émission (même si ce ne sont pas des acteurs professionnels mais des personnes effectivement illettrées, la prédication « montraient bien » les pose en présentateurs décrivant leur vie quotidienne) ; avec la reprise pronominale par « elles », ce n'est plus des illettrés comme acteurs de l'émission qu'il s'agit mais de ces mêmes illettrés comme personnes, dans leur vie : le pronom ne reprend pas, me semble-t-il, le sème de présentateur afférent au GN ; en cela, il contribue à détacher les subordonnées de la principale ;
- le « moule syntaxique » *comment SN SV*, où SN = *elles* et SV = verbe pronominal conjugué à l'imparfait, dans lequel s'inscrivent, presque toutes les complétives, crée une routine dans laquelle le lecteur s'installe et qui contribue également au détachement subordonnées/principale.

4.2 Aux limites de la parataxe ?

Le fait que cette phrase, du point de vue syntaxique, relève de l'hypotaxe n'empêche pas l'effet de *parataxe* produit par la juxtaposition des subordonnées. Pour analyser cet énoncé, y a-t-il lieu de repousser les limites de la parataxe ou bien d'envisager un niveau différent, celui de la parataxe à l'intérieur de l'hypotaxe ? Cette question concerne bien d'autres corpus puisque ce genre de configuration se trouve également à l'oral où la séquentialité provoque des glissements de constructions enchâssées qui, en se prolongeant, se trouvent complètement désengagées du verbe originellement recteur.¹⁴

L'observation de l'écriture de cette phrase tend à confirmer l'hypothèse d'un détachement des subordonnées par rapport à la principale. A 20' d'écriture la première subordonnée, écrite après une longue pause dans la continuité de la principale, est modifiée à plusieurs reprises avant que la deuxième soit inscrite ; puis diverses tentatives de continuation du texte sont effectuées et il faut attendre 45' d'écriture pour que soit proposée la troisième subordonnée. A partir de là, la structure *comment elles* + pronominal à l'imparfait va jouer un rôle de moule syntaxique et l'ajout de propositions va rythmer l'écriture, le scripteur revenant dans cette portion du texte pour ajouter des éléments avant d'intervenir ailleurs dans le texte. Un des indices de la prégnance pour le scripteur de ce moule syntaxique est l'inscription du segment « comment est leur vie » : le scripteur a commencé par écrire « vie » en fin d'énumération, puis il travaille ailleurs dans le texte, puis revient avant « vie » pour inscrire « comment est leur » ; dès lors, la continuation de la phrase se fera avec des segments commençant par « comment », avec parfois une pause entre l'inscription de « comment » et la suite – pause qui signale que c'est le moule syntaxique qui fonctionne d'abord, et que dans ce moule le scripteur chez quel verbe employer.

Cette juxtaposition de 7 propositions subordonnées, dont la succession ne paraît pas répondre à un projet préalable ni à une hiérarchie, s'est donc organisé lors d'événements énonciatifs inscrits dans la modification et l'ajout dans le texte déjà écrit. A partir des propos de Muller qui, présentant de schème syntaxique, évoque la phrase comme n'étant pas un choix initial du locuteur mais « le résultat des opérations récursives de saturation des positions d'arguments

¹³ Ce commentaire vaudrait aussi bien souvent pour Proust, où la longueur et l'architecture des phrases conduit à une réception similaire (Grésillon et al., 1990).

¹⁴ On en trouve des exemples dans le corpus du GARS. Voir par exemple le corpus « Patagonie », fin de « Patagonie 1 » et début de « Patagonie 2 » (Blanche-Benveniste 1990, p. 245).

par le lexique » (Muller, 2004 : 81), nous pourrions dire ici que la juxtaposition de 7 propositions, dont une suffirait à saturer la valence du verbe recteur, est le résultat d'une tentative de saturation du sens : en juxtaposant les verbes désignant le comportement des illettrés, le scripteur essaie de décrire ce qui, pour lui élève de fin d'école primaire, relève de l'indescriptible, des individus auxquels la lecture est étrangère ; le paradoxe énoncé par la dernière subordonnée, des illettrés qui lisent, témoigne de cette difficulté à faire coïncider les mots et les choses, comme en témoigne le parcours sémantique, que nous n'avons pas le temps de décrire ici, que tracent les ajouts et les substitutions des verbes.¹⁵

Si l'on admet que les modifications du déjà écrit sont des traces de la réflexion du scripteur à la fois sur son texte et sur la langue, on s'accordera à dire que l'écriture de cette phrase s'effectue dans un contexte particulièrement marqué par la réflexion métadiscursive ; dès lors, le processus de juxtaposition de propositions, entamé peut-être par hasard, devient stratégie au moment où le scripteur prend conscience de la régularité syntaxique de son énoncé et où il décide, délibérément, d'inscrire la suite de la phrase dans cette régularité.

Conclusion

La caractéristique de notre corpus qui retrace l'énonciation écrite et permet d'observer à la fois le texte lui-même et les énoncés successifs, conservés ou non, qui l'ont construit, conduit à utiliser simultanément des outils d'analyse de l'écrit et de l'oral, en particulier les variables temporelles : pauses et chronologie des opérations. Dès lors, la seule analyse syntaxique s'avère insuffisante, l'énonciation en temps réel faisant apparaître la diversité des contraintes et la complexité de l'écriture. Le cadre énonciatif dans lequel s'est effectuée ici la description syntaxique a permis de reposer la question des limites de la parataxe et de l'opposition entre hypotaxe et parataxe pour s'apercevoir que cette question, particulièrement aiguë dans l'analyse d'énoncés limitrophes de l'oral et de l'écrit, se pose également dans la production de phrases répondant aux normes de la langue écrite.

Cette analyse a surtout mis en évidence deux contextes d'émergence de la parataxe que l'on peut ramener aux catégories bien connues de la coordination et de la juxtaposition. Alors que la coordination (en particulier en *et*) s'énonce dans le flux de l'écriture, sans traces manifestes d'interrogations du scripteur sur son texte, la juxtaposition est plus souvent le fruit d'une réflexion et/ou d'un retravail textuel. Ce constat – qui faut toutefois se garder de généraliser à l'excès – est un élément supplémentaire de mise en cause de « l'idée d'une complexification progressive entre parataxe, coordination et subordination » (Gadet, 1992, *op. cit.*). La nouveauté ici est que c'est l'observation de l'énonciation écrite elle-même, l'écriture en acte, et non celle du texte final, qui permet cette mise en cause. Dans nos observations, le cheminement de la parataxe (au sens restreint de juxtaposition auquel l'emploie Gadet) à l'hypotaxe est inversé : la parataxe est plutôt un aboutissement du processus de complexification des textes au cours de leur écriture. Même si, d'un point de vue syntaxique, l'évolution du texte en cours d'écriture peut parfois se décrire comme une simplification (par raccourcissement des phrases ou élagage de subordonnées par exemple), du point de vue de l'énonciation les retours dans le texte et modifications diverses participent à son épaissement, à la densification et à la complexification de l'énoncé, et c'est souvent au cours de ces reformulations et retours multiples que s'élaborent les énoncés parataxiques.

Références bibliographiques

- Allaire, S. (1996) Y a-t-il un *et* coordonnant ? In Muller, C. (éd.), *Dépendance et intégration syntaxique*. Tübingen : Niemeyer Verlag. pp. 15-24.
- Auer, P., 2002, Schreiben in der Hypotaxe - Sprechen in der Parataxe ? Kritische Bemerkungen zu einem Gemeinplatz. *Deutsch als Fremdsprache* 39/3, 131-138.
- Authier-Revuz, J. (1995) *Ces Mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*. Paris : Larousse, 1995.

¹⁵ Pour une analyse sémantique de l'écriture de cette phrase, voir Doquet-Lacoste 2004b.

- Badiou-Monferran, C. (2002) Coordonner : (qu')est-ce (qu')ajouter ? In Authier-Revuz, J. & Lala, M.-C., *Figures d'ajout – phrase, texte, écriture*. Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle. pp. 97-110.
- Béguelin, M.-J. (2003) Variations entre macro- et micro-syntaxe : de quelques phénomènes de grammaticalisation. In Sacarano, A. (éd), *Macro-syntaxe et pragmatique. L'analyse de l'oral*. Rome : Bulzoni Editore. pp. 111-131.
- Blanche-Benveniste, C. (1988) Constructions verbales en incise et rection faible des verbes. *Recherches sur le français parlé*, n°9. pp. 54-73.
- Blanche-Benveniste, C. (1990), *Le Français parlé - Etudes grammaticales*. Paris : CNRS.
- Blanche-Benveniste, C. (1997) *Approches de la langue parlée en français*. Paris : Ophrys.
- Borillo, A. (1996) Les relations temporelles entre propositions : subordination et parataxe. In Muller, C. (éd.), *Dépendance et intégration syntaxique*. Tübingen : Niemeyer Verlag. pp. 127-140.
- Doquet-Lacoste, C. (2003) Ecriture et traitement de texte à l'école élémentaire : modes d'analyse et pistes de travail. *Langages et Sociétés* n°103, Paris : Maison des Sciences de l'Homme et de la Société. pp. 11-30.
- Doquet-Lacoste C. (2004a) *Etude génétique de l'écriture d'élèves de Cours Moyen 2, année 1994-1995*, thèse de Sciences du Langage, Université de Paris 3. Lille : Atelier National de Reproduction des thèses.
- Doquet-Lacoste, C. (2004b) Indices et traces de l'activité métadiscursive des scripteurs : aspects de la réécriture. *Le Français Aujourd'hui*, n°144. pp. 33-41.
- Doquet-Lacoste, C. (2006) L'objet insaisissable : quelques considérations sur l'analyse de l'écriture sur traitement de texte. *Genesis*, n°27.
- Fabre C. (1990) *Les Brouillons d'écoliers ou l'entrée dans l'écriture*. Grenoble : Ceditel / L'atelier du texte.
- Fayol, M. (1985) *Le Récit et sa construction*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé.
- Fayol, M. & Schneuwly, B. (1987) La mise en texte et ses problèmes. In Chiss, J.-L., Laurent, J.P., Meyer, J.C. et al., *Apprendre / enseigner à produire des textes écrits*, pp.223-242.
- François, F. (1978) *Eléments de linguistique appliqués à l'étude du langage de l'enfant*. Paris : Ballière.
- Gadet, F. (1989) *Le français ordinaire*. Paris : Armand Colin.
- Gadet, F. (1992) *Le français populaire*. Paris : PUF.
- Goody, J. (1979) *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*. Paris : Minuit.
- Grésillon A. (1994) *Eléments de critique génétique : lire les manuscrits modernes*. Paris : PUF.
- Grésillon, A., Lebrave, J.-L., Viollet, C. (1990) *Proust à la lettre. Les intermittences de l'écriture*. Tusson Du Lérot.
- La Fauci, N. (2007) Paradoxes de la parataxe ». *Texte !* vol. XII, n)3. Juillet 2007.
- Lebrave, J.-L. (1987) *Le Jeu de l'énonciation en allemand d'après les variantes manuscrites des brouillons de H. Heine*. Thèse de Doctorat d'Etat, Université de Paris-Sorbonne.
- Le Goffic, P. (2003) *Grammaire de la phrase française*. Paris : Hachette.
- Muller, C. (2004) Schèmes syntaxiques dans les énoncés longs : où commence la macro-syntaxe ? In Andersen, H.L. & Nølke, H. (coord.), *Macro-syntaxe et macro-sémantique - actes du colloque international d'Arhus*, 17-20 mai 2001. Berne : Peter Lang. pp. 71-94.
- Rey-Debove, J. (1982), Pour une lecture de la rature. Fuchs, C., Grésillon, A., Lebrave, J.-L. et al., *La Genèse du texte : les modèles linguistiques*. Paris : Hachette / CNRS. pp.21-72.
- Riegel M., Pellat J.C., Rioul R. (1994) *Grammaire méthodique du français*. Paris : PUF, coll. Linguistique Nouvelle.
- Rosier, L. (1995) La parataxe : heurs et malheurs d'une notion linguistico-littéraire ». *Travaux de Linguistique*, n°30. pp. 51-64.